
Érudition et fiction

Troisième rencontre internationale
Paul-Zumthor, Montréal,
13-15 octobre 2011

Sous la direction d'Éric Méchoulan
Avec la collaboration de Francis Gingras,
Élisabeth Nardout-Lafarge et Marie-Louise Ollier

PARIS
CLASSIQUES GARNIER
2014

Qu'est-ce qu'un « Œdipe raté » ? Du point de vue de la psychanalyse, on en a quelque idée. Mais du point de vue de l'historien ? Céder à la tentation des antiquailles, concevoir l'érudition comme matrice ? Ou s'oublier ? Et s'oublier, n'est-ce pas là, justement, le problème d'Œdipe ?

En tous les cas, Paul Zumthor, qui n'aimait pas beaucoup les Merlin romantiques, aurait-il pu vraiment renier la démarche de Michelet, lui qui écrivait :

Je n'ai pas à m'excuser [...] d'employer la première personne. C'est là moins un tour de style qu'une exigence intellectuelle. Après trente-cinq ans d'une carrière qui, lentement, tire à sa fin, peu importent les fausses pudeurs : avant le dernier vide où, un jour, nous aura conduits la quête incertaine d'une intensité, d'une *émotion* soudain qui vaille la peine, ce démarrage engageant l'intelligence et le corps. [...] Quant à moi, les événements se sont conjugués avec un penchant naturel [...] pour me promouvoir très tôt au statut ambigu de médiéviste¹.

Marie BLAISE

Université Paul-Valéry Montpellier 3

1 P. Zumthor, « Justifications », *Parler du Moyen Âge*, op. cit., p. 9-10.

CROIRE OU NE PAS CROIRE

Voltaire et le pyrrhonisme de l'histoire

Le statut de Voltaire dans l'histoire de l'historiographie est particulièrement ambigu. Les historiens professionnels de l'école de Göttingen, qui furent ses contemporains, l'accusèrent de superficialité, d'ignorance, voire de mensonge¹. Comme le remarque Peter Gay, pour Ranke et ses disciples, l'œuvre historique de Voltaire ne méritait même pas la qualification d'histoire mal faite. C'était purement et simplement – comble de mépris ! de la littérature². Cependant, leurs successeurs dans la tradition allemande, tels de Dilthey et Meinecke, firent de Voltaire le père fondateur de la pensée historique moderne³.

Selon Peter Gay, Voltaire et ses collègues philosophes ont opéré une « révolution » dans l'art d'écrire l'histoire⁴. Cette révolution, selon lui, fut d'abord et avant tout d'ordre méthodique, et elle fut la conséquence nécessaire de la subordination de l'histoire à la philosophie :

L'histoire, selon les philosophes, pouvait devenir une science parce qu'elle était désormais subordonnée à la philosophie – c'est-à-dire

- 1 G. Lehmann-Carli, « La critique par Schlözer de l'ouvrage de Voltaire *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* », *Philologiques IV. Transferts culturels triangulaires France-Allemagne-Russie*, sous la direction de K. Dmitrieva and M. Espagne, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 63-72.
- 2 P. Gay, *The Enlightenment. An Interpretation*, vol. 2, New York, Knopf, 1969, p. 372.
- 3 W. Dilthey, « Das achtzehnte Jahrhundert und die geschichtliche Welt », *Deutsche Rundschau* (Berlin, 1901), vol. 108, p. 241-262, 350-380. Friedrich Meinecke, *Die Entstehung des Historismus*, Berlin, R. Oldenbourg, 1936, 2 volumes.
- 4 P. Gay, *The Enlightenment*, op. cit., p. 369.

à la méthode – et parce qu'elle avait pour seul objet la recherche de la vérité¹.

Peter Gay ajoute que la recherche de la vérité était bien sûr un *topos* remontant aux historiens de l'Antiquité, mais selon lui cette recherche se manifestait de manière neuve comme un « idéal scientifique² ». Cet idéal scientifique avait un double fondement méthodologique : un scepticisme méthodique, et une distinction absolue entre fable et histoire. L'œuvre dans laquelle le scepticisme est théorisé le plus explicitement est sans doute l'essai intitulé *Le Pyrrhonisme de l'histoire*. Voltaire y rappelle que le premier devoir de l'historien est de douter :

Pyrrhonisme de l'histoire

L'incrédulité, souvenons-nous-en, est le fondement de toute sagesse, selon Aristote. Cette maxime est fort bonne pour qui lit l'histoire, et surtout l'histoire ancienne.

Que de faits absurdes, quel amas de fables, qui choquent le sens commun ! Eh bien, n'en croyez rien³.

Quant aux injonctions à distinguer la fable de l'histoire, qui sont très nombreuses, on n'en citera que deux. L'une provient du *Fragment sur l'histoire générale* : « De même qu'il faut distinguer soigneusement la fable de l'histoire, il faut aussi discerner entre la raison et la chimère⁴. » L'autre est tirée du *Traité sur la tolérance* : « Cette profonde science des prêtres égyptiens est encore un des plus énormes ridicules de l'histoire ancienne, c'est-à-dire de la fable⁵. »

1 P. Gay, *The Enlightenment*, op. cit., p. 378.

2 P. Gay, *The Enlightenment*, *ibid.*

3 Voltaire, *Histoire de Charles XII in La Henriade, divers autres poèmes* [édition encadrée des œuvres de Voltaire] Genève, Cramer et Bardin, 1775, t. 21, p. 630.

4 Voltaire, *Fragment sur l'histoire générale, Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Louis Moland, Paris, Garnier, 1877-1885, t. 29, p. 506.

5 Voltaire, *Traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas, Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Louis Moland, t. 25, p. 1062.

La lecture de ces passages de Voltaire à la lumière des analyses de Peter Gay m'a souvent laissé une légère impression de malaise, non parce que les idées prêtées à Voltaire semblaient étranges, mais au contraire parce qu'elles semblaient trop banales et paraissaient refléter des présupposés modernes sur le rôle de l'historien et le sens de la distinction entre réalité et fiction. Comme le suggère Suzanne Gearhart, « si Voltaire présente des difficultés pour le lecteur moderne, c'est souvent non pas parce que ses idées semblent dépassées et bizarres, mais parce qu'elles semblent évidentes au point d'être banales¹ ».

Les présupposés de Voltaire concernant la distinction entre fable et histoire ont cependant parfois fait l'objet d'un examen critique. Dans un article ancien mais resté pertinent, Paul Sakmann remarque que Voltaire n'a jamais tenté d'expliquer le désir humain de créer des mythes² et ses quelques tentatives d'explication sont superficielles et banales (absence d'esprit critique chez les anciens, le plaisir que donne le merveilleux, le désir de croire des histoires qui flattent, etc.). Selon Sakmann, Voltaire et les philosophes des Lumières n'ont pas su aborder les mythes de manière historique parce qu'ils les considéraient comme radicalement étrangers à l'esprit philosophique³.

On trouve une critique assez semblable dans un article de jeunesse de Hayden White sur l'irrationnel et la philosophie des Lumières. Selon White, Voltaire est aveuglé par la distinction trop nette qu'il établit entre fable et histoire. Le caractère

1 S. Gearhart, *The Open Boundary of History and Fiction. A Critical Approach to the French Enlightenment*, Princeton, Princeton University Press, 1984, p. 38, note 11.

2 P. Sakmann, "The Problems of Historical Method and of Philosophy of History in Voltaire" in *History and Theory*, vol. 11 (1971) p. 31 ["Die Probleme der historischen Methodik und der Geschichts-philosophie bei Voltaire", *Historische Zeitschrift* 97 (1906) p. 327-379].

3 P. Sakmann, "The Problems of Historical Method...", *art. cit.*, p. 29.

trop tranché de cette distinction l'empêche de voir la part de vérité qui peut se trouver dans les mythes et l'irrationnel. Selon White, l'opposition entre le « fabuleux » et le « vrai » est légitime si elle fonde une distinction entre deux « appréhensions de la réalité, » une « appréhension esthétique » et « une compréhension scientifique ou philosophique¹ ». Mais si cette opposition est traitée comme un principe psychologique ou épistémologique, elle empêche de voir qu'il peut exister des objets qui combinent les deux principes. White, se référant à Vico, plaide pour l'introduction d'une troisième catégorie, le « fictif² » qui est un mélange de vérité et d'erreur, et qui correspond à une vision « poétique » ou « proto-scientifique » du monde³. Selon White, il y a un continuum entre le rationnel et l'irrationnel. La philosophie et la science ne sont pas un substitut à la compréhension poétique du monde mais simplement une manière différente d'appréhender le monde. Le rationalisme de Voltaire aurait brisé ce continuum.

Au début de mon enquête sur ce sujet, je trouvais la critique de Hayden White convaincante, et mon intention était de la développer en l'étayant avec des exemples. Or, après une lecture attentive des passages pertinents, je suis arrivé à une constatation presque inverse, qui informe la thèse que je vais soutenir brièvement aujourd'hui. Pour Voltaire, comme pour ses prédécesseurs humanistes et antiques, il y a continuité entre les mythes et l'histoire, qui ont en commun le fait d'être des « choses dites » (*legomena*). Le jugement critique de l'historien ne porte pas sur

- 1 H. White, "The Irrational and the Problem of Knowledge in the Enlightenment", in *Irrationalism in the Eighteenth Century*, sous la direction de Harold E. Pagliaro, Cleveland : Press of Case Western Reserve University, 1972, p. 313.
- 2 H. White, "The Irrational and the Problem of Knowledge in the Enlightenment", *art. cit.*, p. 315.
- 3 H. White, "The Irrational and the Problem of Knowledge in the Enlightenment", *Ibid.*

l'établissement d'une « réalité historique » (concept étranger à la pensée du XVIII^e siècle). Il consiste simplement à établir qu'un récit est préférable à un autre récit.

Commençons par une petite étude philologique du mot « fiction ». Dans notre langage moderne, nous parlons de la différence entre réalité et fiction, et nous avons tendance à assimiler le littéraire et le fictionnel. Ou en tout cas, la littérature est fictionnelle par défaut. En anglais, les textes relevant du genre de l'essai ou de l'histoire sont mis dans les librairies au rayon de la « non-fiction. » Et le présent colloque nous invite à étudier le couple « érudition et fiction, » présenté, au moins dans une première approche du problème, comme synonyme du couple « histoire et littérature. » Or chez Voltaire, le mot « fiction » a un usage beaucoup plus restreint. « Fiction » n'est pas une catégorie de discours. Le mot est employé le plus souvent au pluriel (on dit « des fictions ») pour désigner les ornements du récit épique. Dans sa préface à la *Henriade*, Voltaire explique que son poème épique mêle délibérément un récit véridique de la vie d'Henri IV à : 1) des éléments merveilleux et donc invraisemblables 2) des éléments vraisemblables mais mensongers. Commençons par les éléments merveilleux :

La *Henriade* est composée de deux parties d'événements réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du merveilleux, telles que la prédiction de la conversion de Henri IV, la protection que lui donne Saint Louis, son apparition, le feu du ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes, etc. Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme personnifiés, le temple de l'Amour enfin, les passions et les vices, prenant un corps, une âme, un esprit, un visage¹.

- 1 Voltaire, *La Henriade, Œuvres complètes de Voltaire / Complete Works of Voltaire*, éd. U. Kølving et al., Genève, Banbury, Oxford, Voltaire Foundation, 1968,

On vient de voir des exemples de fictions relevant du merveilleux. Les fictions vraisemblables mais mensongères peuvent tromper le lecteur, mais selon Voltaire elles sont légitimes dans le genre épique :

Non seulement il est permis à un poète d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont point principaux, mais [qu]'il est impossible de ne le pas faire [qu]'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hasard qu'on en pût faire un poème épique sans y rien changer [qu]'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poème que dans la tragédie où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changements. Car, si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain qui fit une gazette en vers, au lieu d'un poème épique¹.

Notons bien ici le vocabulaire : dans un poème épique comme la *Henriade*, « l'histoire » est le fondement du récit, qui est agrémenté et orné par des « fictions. » Le recours aux « fictions » est encore plus poussé dans la tragédie que dans l'épopée, et il atteint son comble dans le genre romanesque :

Il est autant permis à un poète français de tromper le lecteur de quelques lieues qu'à Virgile de tromper de trois cents ans. Enfin, ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non seulement dans tous les poèmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures qui, à la vérité, ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle².

Pour nous modernes, il y a essentiellement deux grands domaines : d'un côté, le domaine de la fiction, qui mêle des éléments réels et imaginaires mais dans lequel les éléments réels sont traités comme s'ils étaient imaginaires, et de l'autre côté l'essai ou le récit historique, qui se définit négativement comme non-fictionnel. Les lignes de partage sont tout autres

t. 2, p. 309.

1 Voltaire, *La Henriade*, op. cit., p. 267.

2 Voltaire, *La Henriade*, op. cit., p. 268.

chez Voltaire et ses contemporains. D'un côté, comme on l'a vu plus haut, il y a un souci constant de distinguer la fable de l'histoire. D'un autre côté, il y a un fort sentiment de continuité de l'une à l'autre. Non seulement, comme le dit Voltaire dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, « la fable est la sœur aînée de l'histoire¹ », mais encore « l'histoire » est au cœur de l'épopée et de la tragédie. C'est ainsi que dans son *Commentaire sur Corneille*, Voltaire distingue entre l'opéra, domaine du merveilleux, et la tragédie, domaine de l'histoire :

L'opéra aime le merveilleux. On est là dans le pays des *Métamorphoses* d'Ovide. La tragédie est le pays de l'histoire, ou du moins de tout ce qui ressemble à l'histoire par la vraisemblance des faits et par la vérité des mœurs².

« La tragédie est le pays de l'histoire » : cette formule est étrange pour nous. Afin de l'élucider davantage, je propose un autre petit détour philologique. Regardons à présent la façon dont Voltaire emploie le mot « faits ». Dans notre langage moderne, les « faits » sont quelque-chose comme une réalité indépendante des interprétations subjectives qui peuvent en être données. On donnera comme exemple de cet usage l'appel à communications de notre colloque, qui parle de « l'établissement objectif des faits et des documents. » Or l'usage est très différent chez Voltaire, qui écrit rarement « les faits » tout court. Le plus souvent chez Voltaire, il est question de « faits vrais » et de « faits faux. » Ainsi, à propos d'un pamphlet contre M. de Sainte-Foy, Voltaire remarque qu'il contient « quelques faits très vrais rapportés dans l'*Histoire des rues de Paris*³. » Et à propos d'un autre

1 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie (M-Z)*, Collection complète des œuvres de M. de Voltaire, Genève, Cramer, 1768-1777, t. 25, art. « Zoroastre ».

2 Voltaire, *Commentaire sur Corneille*, Œuvres complètes de Voltaire / Complete Works of Voltaire, éd. Ulla Kölvig et al., t. 54 & 55, p. 1029.

3 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie (M-Z)*, art. « Quisquis ».

texte calomnieux : « On a imprimé en Hollande, sous le nom d'histoire, une foule de libelles, dont le style est aussi grossier que les injures, et les faits aussi faux qu'ils sont mal écrits¹. » À première vue, il n'y a là que la distinction habituelle entre fable et histoire, mais il y a dans cet usage un autre aspect qui échappe au premier regard. Pour nous, qui sommes spontanément positivistes même quand nous nous voulons post-modernes, les « faits » ont une valeur absolue, et c'est pour cela que nous disons « les faits » tout court. Pour Voltaire, les faits sont vrais ou faux, c'est-à-dire qu'ils n'existent pas indépendamment du récit qui en est donné. C'est ainsi me semble-t-il qu'il faut comprendre la célèbre définition que Voltaire donne de la fable et de l'histoire : « L'histoire est le récit des faits donnés pour vrais, au contraire de la fable qui est le récit des faits donnés pour faux². » On insiste habituellement sur la distinction entre le vrai et le faux, mais ce qui est plus important et plus difficile à comprendre pour nous modernes est que l'histoire autant que la fable sont un « récit des faits ». Le mot « faits » n'a pas la pesanteur métaphysique qu'il a pour nous et ne désigne pas « le réel ». Le mot désigne plutôt une action, un événement, en tant qu'il fait l'objet d'un récit. En ce sens, comme le dit éloquemment Zumthor, « l'événement et le langage dont on le dit se définissent réciproquement³ ».

Dans son article intitulé « Fact and Fiction in Antiquity », Christophe Ligota remarque que le concept de « réalité historique », ou l'idée que la tâche de l'historien est d'appréhender le réel (*der Sinn für die Wirklichkeit*)⁴, sont des notions romantiques, totalement étrangères aux historiens de l'Antiquité. J'ajouterai

1 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie (M-Z)*, *ibid.*

2 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie (F-L)*, art. « Histoire ».

3 P. Zumthor, *Parler du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 30.

4 C. R. Ligota, « "This Story Is Not True". Fact and Fiction in Antiquity », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 45, 1982, p. 1-13.

que cette idée est également étrangère à Voltaire, et que les critères de validation du récit historique qu'on trouve chez Voltaire sont beaucoup plus proches de celles des historiens humanistes et antiques que de celles des historiens du XIX^e siècle. Selon Ligota, alors que les historiens modernes cherchent à reconstruire une réalité disparue à partir de textes et d'objets provenant du passé, les historiens anciens faisaient porter toute leur attention sur la validité des témoignages recueillis et transmis par deux organes, *opsis* et *akoè*, la vue et l'ouïe. Même chez Polybe, qui, comme les historiens modernes, pratique et recommande les sources écrites, il y a un logocentrisme qui privilégie « l'autopsie », le témoignage, l'expérience directe des événements. De plus, selon Polybe, l'évaluation critique des témoignages ne peut être faite adéquatement que si l'on a soi-même une expérience politique ou militaire. C'est ainsi qu'il faut comprendre, me semble-t-il, cet aspect du récit historique chez Voltaire qui est si étranger à notre sensibilité, et qui nous paraît relever d'un goût immodéré pour les ragots et les potins : un tel m'a dit cela, je le sais de source sûre, je l'ai vu de mes propres yeux, etc. Ainsi à propos de l'histoire du masque de fer (qui pour nous, lecteurs de Dumas, est le sujet romanesque par excellence) :

Le critique sans rien approfondir se contente de mettre en note oui-dire. Mais une grande partie de l'histoire n'est fondée que sur des oui-dire rassemblés et comparés. Aucun historien quel qu'il soit n'a tout vu. Le nombre et la force des témoignages forment une probabilité plus ou moins grande. L'histoire de l'homme au masque de fer n'est pas démontrée comme une proposition d'Euclide, mais le grand nombre des témoignages qui la confirment, celui des vieillards qui en ont entendu parler aux ministres, la rendent plus authentique pour nous qu'aucun fait particulier des quatre cents premières années de l'histoire romaine¹.

1 Voltaire, *Supplément au Siècle de Louis XIV*, Dresde, George Conrad Walther, 1753, p. 617.

L'histoire du masque de fer, fondée sur des témoignages concordants et autorisés, est plus crédible que l'histoire des origines de Rome, tout simplement parce que les témoignages s'altèrent avec le temps. C'est très exactement pour cette raison que Polybe et les historiens de l'Antiquité privilégiaient l'histoire du passé récent par rapport à l'histoire des époques reculées, et lorsque Voltaire, suivant Bolingbroke, soutenait qu'il n'y a d'histoire que moderne¹, il réactivait un *topos* présent chez Thucydide : le passé lointain est impossible à vérifier – *anekselenkton*².

C'est généralement dans cet esprit que Voltaire écrit l'histoire du siècle de Louis XIV, passé récent qui touche au présent. Ayant des doutes sur le rôle de Louis XIV dans la rédaction du testament du roi d'Espagne, il consulte un témoin oculaire qui donne la réponse :

M. de Torcy fut le premier qui m'apprit par une seule ligne en marge de mes questions, que Louis XIV n'eut jamais de part à ce fameux testament du roi d'Espagne Charles II, qui changea la face de l'Europe. Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement, qu'en consultant avec assiduité, et en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles³.

Voltaire suit la même méthode pour établir l'authenticité d'une parole de Louis XIV rapportée dans le journal de Dangeau. La source écrite n'est pas suffisante et doit être corroborée par des témoins crédibles :

Apprenez que c'est dans les mémoires manuscrits du marquis de Dangeau que se trouvent ces paroles de Louis XIV sur le

1 P. Force, « Voltaire and the Necessity of Modern History, » *Modern Intellectual History*, n° 6, 3, 2009, p. 457-484.

2 C. R. Ligota, « "This Story Is Not True". Fact and Fiction in Antiquity », *art. cit.*, p. 6.

3 Voltaire, *Questions sur l'Encyclopédie (A-B)*, art. « Ana, anecdotes ».

maréchal de Villeroi, *On se déchaîne contre lui parce qu'il est mon favori*. Ce n'est pas assez que je les ai lues dans ces mémoires pour les rapporter. Elles m'ont été confirmées par d'autres personnes, et surtout par le cardinal de Fleuri. Ce n'est que sur plusieurs témoignages unanimes qu'il est permis d'écrire l'histoire. Le rapport d'un témoin considérable donne de la probabilité, le rapport de plusieurs peut faire la certitude historique¹.

Dans les manuels d'histoire littéraire, il est traditionnellement question du vraisemblable comme critère de la tragédie. Ce qu'on dit moins souvent est que la tragédie doit être vraisemblable parce qu'elle relève de l'histoire. Chez Voltaire, le récit historique doit être vraisemblable, mais il ne s'agit pas là d'un critère esthétique. Pour Voltaire, le vraisemblable est une catégorie critique : c'est ce qui permet de distinguer entre les « faits vrais » et les « faits faux » :

Presque rien de ce que les Occidentaux ont écrit sur les peuples de l'Orient avant les derniers siècles, ne nous paraissait vraisemblable et nous savions combien en fait d'histoire tout ce qui est contre la vraisemblance est presque toujours contre la vérité².

Le vrai et le vraisemblable ne sont pas synonymes, mais en histoire le vraisemblable est une très bonne approximation du vrai, au point qu'il a préséance sur « l'autopsie », le témoignage oculaire : « Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me disent des choses que le sens commun désavoue », dit Voltaire dans *l'Histoire de Charles XII*³.

À propos de l'histoire ancienne, Voltaire est particulièrement critique envers Hérodote, qu'il accuse de répéter naïvement des légendes, par exemple concernant l'existence d'une prostitution sacrée dans certaines villes d'Orient :

1 Voltaire, *Supplément au Siècle de Louis XIV*, *op. cit.*, p. 617.

2 Voltaire, *Essai sur les mœurs* (préface), Dresde, George Conrad Walther, 1754, p. 556.

3 Voltaire, « Pyrrhonisme de l'histoire », *Histoire de Charles XII*, *op. cit.*, p. 630.

Ceux qui, en compilant aujourd'hui l'histoire ancienne, copient tant d'auteurs sans en examiner aucun, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir, ou qu'Hérodote débitait des fables, ou plutôt que son texte était corrompu, et qu'il ne voulait parler que des courtisanes établies dans toutes les grandes villes, et qui même attendaient les passants sur les chemins ? Je ne croirai pas davantage Sextus Empiricus, qui prétend que chez les Perses la pédéastie était ordonnée. Quelle pitié ! Comment imaginer que les hommes eussent fait une loi, qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la race des hommes¹ ?

Ce qui frappe le plus dans un tel passage est bien sûr son ethnocentrisme et son présentisme, qui sont au reste délibérés, comme j'ai essayé de le montrer dans un autre article². Ce qui est moins apparent, parce que caché sous la violence du commentaire, est la proximité épistémologique entre Hérodote et Voltaire. En écrivant l'histoire, Hérodote rapporte des choses dites, *legei ta legomena*, et discute la plus ou moins grande plausibilité de chaque version, en utilisant des critères de vraisemblance et en évaluant la crédibilité des témoignages³. Voltaire est plus critique, plus sévère, mais sa méthode n'est pas fondamentalement différente. Lui aussi compare des récits et discute leurs mérites respectifs, en s'attardant à réfuter « la bataille des serpents, et l'aventure d'un archevêque de Mayence mangé par les rats⁴ ».

Examinons la méthode de Voltaire dans sa façon de comparer le récit de deux historiens anciens Tite-Live et Polybe, qui ont tous les deux parlé du sac de Rome par les Gaulois :

Il y a dans l'histoire romaine des événements très possibles, qui sont très peu vraisemblables. Plusieurs savants hommes ont déjà révoqué en doute l'aventure des oies qui sauvèrent Rome, et celle

1 Voltaire, *La Philosophie de l'histoire, Œuvres complètes de Voltaire / Complete Works of Voltaire*, t. 59, p. 129.

2 P. Force, « Voltaire and the Necessity of Modern History », *op. cit.*

3 C. R. Ligota, « "This Story Is Not True". Fact and Fiction in Antiquity », *art. cit.*, p. 10.

4 Voltaire, *Essai sur les mœurs, op. cit.*, p. 556.

de Camille qui détruisit entièrement l'armée des Gaulois. La victoire de Camille brille beaucoup, à la vérité, dans Tite-Live mais Polybe, plus ancien que Tite-Live, et plus homme d'Etat, dit précisément le contraire il assure que les Gaulois, craignant d'être attaqués par les Vénètes, partirent de Rome chargés de butin, après avoir fait la paix avec les Romains. À qui croirons-nous de Tite-Live ou de Polybe ? Au moins nous douterons¹.

Les critères mis en œuvre dans cette confrontation entre Tite-Live et Polybe sont tous traditionnels et ils sont conformes à la méthode de Polybe dont nous parlions plus haut. Tite-Live est moins crédible parce que l'histoire des oies du Capitole est invraisemblable, parce qu'il écrit beaucoup plus longtemps après les faits que Polybe, et parce que, contrairement à Polybe, il n'a pas l'expérience des affaires de l'État. Le rôle de l'historien n'est pas d'établir d'hypothétiques « faits » qui seraient indépendants du récit qui en est donné. Il est simplement d'effectuer un choix critique entre plusieurs récits.

Pour Paul Zumthor, « en vertu de son caractère analogique et donc fictionnel, le discours *poétique* de l'historien, par nature, est récit [...] (tout gorgé qu'il puisse être d'éléments *scientifiques*)² ». Il y a dans cette définition au moins deux présupposés qui sont les nôtres et que Voltaire n'aurait pas admis. Premièrement, l'équivalence posée entre récit et fiction. Pour Voltaire, le récit peut être orné de fictions (au pluriel), mais « la fiction » comme catégorie de discours est étrangère à Voltaire et ses contemporains. Deuxièmement, l'idée que le récit historique contient des éléments scientifiques. Pour Voltaire, la reconstruction objective du passé à l'aide d'objets ayant survécu au passage du temps est une activité utile et qui mérite le respect. Cependant, elle relève non pas de l'histoire mais de l'archéologie. Les membres

1 Voltaire, *La Philosophie de l'histoire, op. cit.*, p. 271.

2 P. Zumthor, « L'Imagination critique », *art. cit.*, p. 32.

de l'Académie des inscriptions produisent des *mémoires* très estimés dans la République des lettres. Ces *mémoires* d'une érudition admirable sont une entreprise entièrement distincte de l'écriture de l'histoire¹.

L'appel à communications nous invitait à « penser de concert érudition factuelle et dramaturgie du sens². ». Cette opposition, et l'appel à dépasser cette opposition, ont un sens pour nous qui sommes héritiers des conceptions romantique et positiviste de l'histoire. Veillons simplement à ne pas la projeter rétrospectivement sur des conceptions plus anciennes de l'écriture de l'histoire, dont Voltaire et ses contemporains restent très largement tributaires.

Pierre FORCE
Université Columbia de New York

1 Voltaire, *Œuvres historiques*, Paris, Gallimard, 1957, p. 1000.
2 P. Zumthor, « L'Imagination critique », *art. cit.*, p. 32.

« IL NE FAUT PAS ÊTRE
SI EXACT EN TEMPS »

(Verville, *Le Moyen de parvenir*)

La mort au croisement de la fiction
et de l'érudition humanistes¹

Mon point de départ est un passage du *Moyen de parvenir* de Béroalde de Verville. Cet ouvrage, publié vraisemblablement en 1616, met en scène un banquet des morts et des vivants. L'un des personnages, « Vives » (le célèbre humaniste espagnol Juan Luis Vives était décédé en 1540), fait le reproche suivant à un autre, « Thevet » (André Thevet, cosmographe du roi, mort en 1592) : « que tu estois sot [...] quand tu dis en ton histoire qu'["]Anacreon s'estrangla d'un pepin, comme il tesmoigne par ses escrits²["]. » Le vrai Thevet aurait-il ainsi prêté au poète grec l'étrange capacité d'évoquer son propre décès depuis l'au-delà ?

Oui et non, à en juger par cette phrase (relevée par Frank Lestringant) de la *Cosmographie universelle* de Thevet : « Au mesme temps estoit en Same, Anacreon, Poëte Lyrique, biberon, qui s'estrangla d'un grain de raisin, ainsi que

1 Cet article a été préparé grâce à un Major Research Fellowship accordé par le Leverhulme Trust, auquel je suis extrêmement redevable. Je tiens également à remercier Leona Archer et Alice Violet pour leur aide lors de la préparation de l'article.
2 F. Béroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, éd. par H. Moreau et A. Tournon avec la collaboration de J.-L. Ristori, Paris, Champion, 2004 [c. 1616], t. II, p. 63. Sauf indication contraire, les références renvoient à ce tome. Désormais, pour ce texte, j'indiquerai seulement la page de la citation dans le corps du texte.